FEUILLETON DE L'ABEILLE.

NOUVELLE-ORLEANS. 14 MAI 1861.

LA RUINE AU DIABLE.

NOUVELLE.

I

Sur l'un des grands coteaux du Bourbonnais, à l'époque du premier empire, deux jeunes officiers suivaient à cheval le chemin montueux et ombragé qui conduit au château dans lequel va s'ouvrir cette histoire.

Bien qu'on fût en automne, la chaleur était accablante; les chevaux harassés trainaient péniblement leurs pieds sur les cailloux roulants. Leurs dames amaigries par un long voyage la suivaient silencieusement, et pourtant les cavaliers semblaient insensibles au désert lassitude presque hautaine de leurs montures, ils causaient d'objets sans importance et riaient entre eux avec entrain. L'un faisant de temps à autre remarquer à son compagnon des sites véritablement admirables.

L'un deux portait l'élégant uniforme des gardes d'honneur.

Ses hauts tresses d'or et les brillans harnais de ses chevaux de guerre, faisaient les regards de ceux des travailleurs champêtres. Plus d'une jeune fille était restée pensive, l'œil fixé sur le sillage du chemin où ils avaient disparu. Quelques mois auparavant, consacrés de l'année suivante, ils avaient couru pour voir plus longtemps ces riantes contrées, pour revenant à leur travail, ils regardaient tristement leurs mères et leurs fiancées.

Arrivés sur un plateau granitique d'où le point de vue était magnifique, ils s'arrêtèrent pour laisser souffler leurs chevaux

— Quel est ce grand château?

— Demanda l'un d'eux.

— Et que je sache, il semble calciné?

— Le fut Saint Vincent.

— Et cette année!

— Mont Guichet!

Celui qui interrogeait examinait les endroits désignés avec une attention si soutenue que son compagnon se lassa de l'attendre; il continua seul et s'engagea dans un chemin couvert où un autre cavalier ne tarda pas à le rejoindre.

— Ne grondez pas cet enfant, monsieur, reprit André, je lui avais dit d'aller vite, car je voulais recevoir avant votre départ une lettre.

Que voici sans doute l'interrompit avec un peu d'humeur le gentilhomme.

Le capitaine eut un éclair joyeux dans le regard en la recevant.

Ce paquet assez volumineux portait le timbre de la mairie de l'empereur.

— Voulez-vous bien rentrer un instant, monsieur? dit André, je crois que cette dépêche doit être très-curieuse, devant vous.....

— En quoi cette lettre peut elle m'intéresser? pensa le vieillard surpris.

On rentra au château.

André prisa le cachet armorié de la lettre, et tirant de la double enveloppe un papier qu'il choisit parmi d'autres papiers, il lut sans commentaires.

« Mon cher André, le général, n'ayant pas un instant pour vous écrire, me prie de vous répondre. Vous avez raison de le dire, ce n'est point une lettre ordinaire que l'envoi de M. Maurice de Grandval, et la promptitude que vous solliciter pour son admission dans la Légion d'honneur est justifiée par le mérite de ce jeune officier. Je vous donne l'assurance que vous apprendre que l'empereur vous a choisie de lui remettre ce brevet et cette croix.

André s'arrêta

Le vieux gentilhomme sanglotait de joie. Jeanne, le visage caché dans ses deux mains, était toute tremblante de bonheur, et Maurice, pâle comme un trépassé, regardait avec égarement son camarade.

André prit dans la dépêche une croix qu'il tendit au jeune homme.

— Vous vous trompez, capitaine, répondit le lieutenant, je n'ai pas droit encore à la croix d'officier, elle n'est donc pas pour vous.

Il eut un frisson.

— Oh! Madeline!..... murmura-t-il.

— Mais, se reprenant aussitôt, il tendit à la jeune fille le brevet et la croix de son frère, et se prit à sourire du salon, n'ait pour un bar en présence émotion, soit pour échapper à l'explosion de la reconnaissance de ses hôtes.

Quelques heures après cette scène, tandis que Maurice et son père étaient allés faire leurs visites de voisinage, André se promenait avec Jeanne dans la grande avenue. Ils marchaient seuls, échangeant seulement de temps à autre quelques mots sur un oiseau, sur une autre quelques mots sur un oiseau, sur une fleur, sur un site; parlant de la bonne et non de cœur; gênés pour quoi? Ils ne le savaient pas, pour eux, pour le monde. Ils ne pensaient être par ce nom de Madeline qui semblait s'être échappé comme une plainte des lèvres de l'officier. Un nom de femme, du reste, mêlé toujours une chaste rougeur au front d'une jeune fille.

Au bout de l'avenue, ils dominèrent dans toute son étendue le chemin tortueux que le jeune homme et son fils devaient suivre pour revenir au château.

Entre deux pics, sur un mamelon verdoyant, se déroulaient les ruines des travaux de défense, d'une vieille demeure féodale. La jeune fille désigna de leurs montures, ils causaient d'objets sans importance et riaient entre eux avec entrain. L'un faisant de temps à autre remarquer à son compagnon des sites véritablement admirables.

L'un deux portait l'élégant uniforme des gardes d'honneur.

Ses hauts tresses d'or et les brillans harnais de ses chevaux de guerre, faisaient les regards de ceux des travailleurs champêtres. Plus d'une jeune fille était restée pensive, l'œil fixé sur le sillage du chemin où ils avaient disparu. Quelques mois auparavant, consacrés de l'année suivante, ils avaient couru pour voir plus longtemps ces riantes contrées, pour revenant à leur travail, ils regardaient tristement leurs mères et leurs fiancées.

Arrivés sur un plateau granitique d'où le point de vue était magnifique, ils s'arrêtèrent pour laisser souffler leurs chevaux

— Quel est ce grand château?

— Demanda l'un d'eux.

— Et que je sache, il semble calciné?

— Le fut Saint Vincent.

— Et cette année!

— Mont Guichet!

Celui qui interrogeait examinait les endroits désignés avec une attention si soutenue que son compagnon se lassa de l'attendre; il continua seul et s'engagea dans un chemin couvert où un autre cavalier ne tarda pas à le rejoindre.

— Ne grondez pas cet enfant, monsieur, reprit André, je lui avais dit d'aller vite, car je voulais recevoir avant votre départ une lettre.

Que voici sans doute l'interrompit avec un peu d'humeur le gentilhomme.

Le capitaine eut un éclair joyeux dans le regard en la recevant.

Ce paquet assez volumineux portait le timbre de la mairie de l'empereur.

— Voulez-vous bien rentrer un instant, monsieur? dit André, je crois que cette dépêche doit être très-curieuse, devant vous.....

— En quoi cette lettre peut elle m'intéresser? pensa le vieillard surpris.

On rentra au château.

André prisa le cachet armorié de la lettre, et tirant de la double enveloppe un papier qu'il choisit parmi d'autres papiers, il lut sans commentaires.

« Mon cher André, le général, n'ayant pas un instant pour vous écrire, me prie de vous répondre. Vous avez raison de le dire, ce n'est point une lettre ordinaire que l'envoi de M. Maurice de Grandval, et la promptitude que vous sollicitez